

Jacques Legrand

De Pénélopéia à Lily Culottes

« ... J'ay souhaité souvent que ceux qui escrivent les histoires en Latin, nous laissent nos noms tous tels qu'ils sont : car, en faisant de Vaudemont, Vallemontanus, et les métamorphosant pour les garber à la Grecque ou à la Romaine, nous ne sçavons où nous en sommes et en perdons la connoissance. »

Essais, I, XLVI

Si quelqu'un a pris à la lettre les conseils de Montaigne¹, c'est bien Leconte de Lisle en nous proposant sa reconstitution d'Homère et des tragiques grecs (Claudel suivra la même voie avec son *Agamemnon*). « Clytemnestre s'appelait Klutaïmnestra, et c'était fort ennuyeux », disait Jules Lemaître. Résumons l'*Odyssee* : Odusseus, père de Télémakos et époux de Pénélopéia, rentre à Ithaké après un long périple sur le royaume liquide de Poseidaôn, ses voiles gonflées par Aiolos Hippiotade, après avoir eu des démêlés avec, entre autres, le Kyklôps Polyphêmos et la nymphe Kirkè, et fait de multiples rencontres... Ennuyeux cela ? Point. Comme le dit Montaigne, « cela semblait un peu rude au commencement », mais le dépaysement devient vite enchanteur : nous voici enfin dans un monde étranger qui n'a pas grand-chose à voir avec celui de Fénelon, et étranger *par la langue* : nous comprenons ce que nous lisons, il n'y a nulle obscurité, mais nous savons que nous sommes ailleurs et, comme le dit excellemment Georges Mounin qui loue l'unité de ton de ces traductions, nous avons « la

(1) Les pages qui suivent constituent la deuxième partie d'un texte dont la première a paru dans *TransLittérature*, n° 11, été 1996, sous le titre « La Saône et le Rhin sont-ils des fleuves italiens ? ». C'est pourquoi j'ai rappelé en épigraphe la citation de Montaigne sur laquelle s'achevait ce texte.

sensation de lire en langue étrangère »². Lire en langue étrangère et la comprendre ! Quel bonheur !

Le dépaysement ne se fait pas uniquement sur le plan spatial et temporel, mais aussi en profondeur. En effet, et ici nous rejoignons le potentiel symbolique de certains noms, ainsi que l'a noté Francis de Miomandre :

« ... pour peu qu'on réfléchisse à cette question, on est amené à convenir que ce fétichisme des noms propres *dans leur forme primitive* nous a peu à peu conduits à une connaissance profonde et cosmique des grands mythes de l'antiquité qui, sans cela, nous aurait échappé, comme elle échappa si longtemps à nos ancêtres d'avant 1850. Car les termes de Jupiter, Vénus, Mars, Mercure sont loin de recouvrir la surface intellectuelle et sensible qui s'étend sous leurs équivalents grecs de Zeus, Aphrodite, Arès ou Hermès. C'est ce "décalage" qui nous a ouvert l'horizon sur la perspective de tant de significations nouvelles, incouçonnées de la culture latine de jadis »³.

Cette dernière remarque est capitale, car elle nous fait toucher du doigt la dichotomie Grèce/Rome. Dans *Les dieux antiques*, Mallarmé – ou plutôt Cox, qu'il traduisait – scinde en deux parties les chapitres qu'il consacre aux grands dieux grecs et romains (Zeus/Jupiter, Poséidon/Neptune, etc.) et montre qu'il ne s'agit pas toujours du même personnage. Rien d'étonnant à ce que, dans sa note finale sur la « transcription des noms de la mythologie classique », Mallarmé rende un vibrant hommage à Leconte de Lisle, tout en reconnaissant que la méthode de celui-ci ne convient pas à l'œuvre de caractère pédagogique qu'il vient de traduire⁴. Si nous réfléchissons à cette dichotomie, nous voyons qu'en ce qui concerne la *Divine Comédie*, la francisation à outrance de l'onomastique et de la toponymie non seulement nous prive d'un élément de beauté et de pittoresque, mais aussi nous occulte sa charge culturelle : le fait est flagrant quand nous rencontrons dans l'Italie du XIV^e siècle un Montaigne, un Boileau, une Saône, et il est encore plus flagrant, nous l'avons vu, quant au nom de Béatrice.

Concluons. Nous passerons sur les noms qui se francisent automatiquement, qu'ils soient historiques (Frédéric 1^{er}, Jacques 1^{er}, etc.) ou

(2) Georges Mounin, *Les belles infidèles*, Paris, les Cahiers du Sud, 1955, p. 157.

(3) Francis de Miomandre, *La traduction et son rôle dans l'évolution intellectuelle*, in *Extinfor*, n° 5929, 1949.

(4) Mallarmé, *Œuvres complètes*, la Pléiade, Paris, Gallimard, 1945, p. 1276.

géographiques (Vienne, Londres, Venise, etc.). Quel étrange mystère préside au fait que l'on traduit certains noms ou prénoms, et d'autres, non ? On dit le Bernin ou le Perugin, mais Borromini ou Botticelli, on dit Jean-Sébastien Bach, Frédéric Schiller, ou Nietzsche, mais non Frédéric Lorca, Louis de Beethoven⁵, Padeloup Amédée Mozart, Jean Keats ou Jacques Joyce... Voilà une énigme que je soumetts à la sagacité de quelque onomaste⁶ curieux.

En littérature, certains noms, y compris chez Dante, *peuvent* être traduits (Pierre de la Vigne...), et tant pis pour l'homogénéité, d'autres *doivent* être traduits (Sordel – ne serait-ce que pour répondre, même dans une traduction non rimée, à « bordel »). Dans *Jeunesse* de Wolfgang Koeppen, au milieu d'une énumération qui prend une page et demie, je rencontre : « la chevelure de la femme resplendit comme un soleil blond. Raïponce, mais au visage d'Arlequin... »⁷. Raïponce est l'héroïne éponyme d'un des plus beaux contes de Grimm, dotée d'une immense chevelure blonde qu'elle déroule, du haut de la tour où elle est prisonnière, pour permettre à son amant de grimper jusqu'à elle. Dans ce cas précis, il me fallait trouver un équivalent, garder un nom de salade n'avait aucun sens. Pour nous, Français, qui incarne la blondeur ? Iseult ? Bien sûr, mais il y a aussi Iseult la Noire. J'ai choisi Mélisande. C'est un pis aller.

Dans la création littéraire, certains noms – comme Mélisande – sont porteurs de symbole. Il faut donc les traduire. Cela va du *Petit Nicolas* de Goscinny où, sous la plume du traducteur (anonyme) allemand, les savoureux noms des enfants sont remplacés, sauf dans un ou deux cas, par des banalités, en passant par *Le jeu des perles de verre* de Hermann Hesse, où Jacques Martin a traduit bon nombre de noms porteurs de sens, tant de personnages que de lieux : Celle-les-Bois, les Frênes, Terramil (mais Mariafels, qui aurait pu être traduit par Rocamarie, reste inchangé), Valet, Coldebique, Louis Laquarelliste... au *Bois de lait* de Dylan Thomas, dont nous possédons deux versions : celle de Roger Giroux⁸ qui traduit certains noms : Lily Pot de Colle, M. Raide, à moins qu'il ne les fasse suivre de leur explication : Ocky Milkman le laitier, Dai Bread le boulanger, Evans Death le croque-mort. Plus logiquement et plus pittoresquement, Jacques B.

(5) Mais si, on a dit « Louis van Beethoven », par exemple dans le titre de sa première œuvre, les *Variations pour clavier...* écrites à l'âge de dix ans, ou dans celui des *Trois trios...* en 1795.

(6) Ce mot, à ma connaissance, n'existe pas, mais pourquoi ne pas le créer, sur le modèle d'iconoclaste, par exemple ?

(7) Wolfgang Koeppen, *Jeunesse*, Paris, P.O.L., Hachette, 1979, p. 29.

(8) In *Lettres Nouvelles*, n° 23 à 25, janvier-mars 1955.

Brunius (dont la traduction toutefois n'égalé pas en beauté celle du grand poète que fut Roger Giroux) francise pratiquement tous les noms : outre Ocky Laitier, Daï Miche, Evans la Mort, nous faisons connaissance avec Polly Jarretière, Lily Culottes, Bessie Grossetête, etc⁹. Il est évident que, dans ce contexte, le « verre transparent » s'imposait.

Entre *Pénélopéia*, respect absolu de la forme originale, et *Lily Culottes*, véritable adaptation, nous avons l'inventaire et l'éventail de la « traductibilité ».

(9) Dylan Thomas, *Oavres*, Paris, le Seuil, 1970, T. 1, p. 269 *sqq.*